

“Quand on n’a que les mots...”
Les Confessions de Jeanne de Valois,
d’Antonine Maillet

LÍDIA ANOLL

Universitat de Barcelona

anoll@ub.edu

Resumen

En *Les Confessions de Jeanne de Valois*, Antonine Maillet nos ofrece un relato cuya vivacidad de imágenes es el vivo reflejo de la de su personaje: una religiosa nonagenaria que se dispone a decir aquello que la Historia, en mayúscula, no dirá nunca. A lo largo de ese relato se entrelazan tres temas que todavía hoy no pueden dejar indiferentes a aquellos que luchan por la supervivencia de su lengua y su cultura: los nacionalistas; a aquellos que lo hacen por la igualdad de derechos entre hombre y mujer: los feministas; a aquellos que chocan con un catolicismo pueril, temeroso, imbuido de su poder y, por si fuera poco, misógino. En nuestro trabajo intentaremos poner de relieve esos tres temas, acudiendo a menudo a la propia voz de Jeanne de Valois que, por la magia verbal de Antonine Maillet, reproduce todo el frescor de la lengua oral.

Palabras clave

Literatura francófona. Literatura francófona de América. Novela.

Abstract

In *Les Confessions de Jeanne de Valois*, Antonine Maillet delivers a series of lively images which constitute a keen reflection of her protagonist: a nun in her nineties who narrates what conventional History will never touch upon. The story deals with three subjects which continue to have an impact on those who are struggling for the survival of their language and culture: nationalists; on those who are fighting for equal rights between men and woman: feminists; on those who come up against a childish Catholicism, timid, possessed by its power and, to boot, misogynistic. The paper will tackle these three subjects, often turning to the voice of Jeanne de Valois who expresses the full spontaneity of orality through the verbal magic of Antonine Maillet.

Key-words

Francophone literature. Francophone literature of America. Novel.

L’empreinte de la tradition orale parcourt toute l’œuvre d’Antonine Maillet, c’est bien connu. Sa prose ensorcelle par cette sorte de liquidité des mots qui coulent comme une source d’eau fraîche; sa voix, franche et directe, dit ce qu’elle veut dire tout en renouant avec un langage riche et vivant qui vient de loin, de ce berceau de la France d’où sont sortis les vrais Acadiens.¹ Eh, oui! la détentrice du premier prix Goncourt² décerné à un écrivain non européen est acadienne,³ et depuis 1958, date de sa première production, elle n’a jamais cessé de revendiquer l’identité multidimensionnelle de cette région (Alfaro 2006). En fait, ce n’est pas seulement qu’elle “contribua largement à mettre l’Acadie à la mode”, comme le dit son homonyme Marguerite Maillet (1983:7), c’est que, grâce à son œuvre, le monde a pu connaître le sort de ce pays qui ne l’était point parce qu’il y avait plus grand que lui qui avait intérêt à “étouffer sa langue”, c’est-à-dire son âme,⁴ comme si de mettre tout le monde sous un même dais la magnificence devait en être plus grande! Ignorance et vanité, fragilité et lâcheté de ceux qui détiennent le pouvoir!

Comme partout dans son œuvre, “mythe, légende, fiction et vérité [se confondent, encore une fois, pour] nous permettre d’accéder à l’âme des personnages, à l’âme d’un peuple, disons, à l’essence profonde de l’esprit acadien” (Alfaro 1997: 65). Cette fois-ci, pourtant, cette “fête des mots” nous vient de la main de Jeanne de Valois, une religieuse nonagénaire qui s’est mis en tête d’aller à confesse avant “le plongeon suprême”.⁵ Ce plongeon, le dernier, mère Jeanne de Valois prétend le faire en début du vingt-et-unième siècle,⁶ petite illusion qui lui permettrait de gagner sa gageure: “nager dans les eaux de trois siècles” (Maillet 1993: 49).⁷ C’est pendant “cette année de grâce de 1991-1992” qu’elle écrit ces *Confessions* ne dis-

1 “L’Acadie n’était pas seulement française, mais acadienne, c’est-à-dire vieille France, France d’avant Louis XII, France du Poitou et de la Touraine, France de Rutebeuf, de Villon, de Rabelais, de Marguerite de Navarre...” (Maillet 1993: 87).

2 *Pélagie-la-Charrette* a valu à son auteur “le prestigieux Prix Goncourt en 1979. Pour la toute première fois, le jury récompensait un écrivain qui n’était pas européen, ce qui représentait un exploit extraordinaire pour l’Acadienne. Et une douce revanche également, car ce même Prix Goncourt lui avait échappé de très peu deux années auparavant pour son roman *Les cordes-de-bois*” (André Royer). Nous tenons à préciser que ce roman, publié à Paris par Grasset & Fasquelle à un moment où l’on accordait souvent l’adjectif ‘québécois’ à toute production canadienne française, n’a pas été perçu comme une production acadienne. Puis, publiant généralement au Québec, on trouve souvent Antonine Maillet classée parmi les écrivains québécois. Nous voudrions, par notre travail, contribuer à donner au César ce qui appartient à César.

3 Voyez Alfaro (2006) qui donne des éclaircissements très pertinents sur l’Acadie historique et l’Acadie moderne, du point de vue géographique.

4 Les questions de Saint-Pierre (1986: 172) citées par Mangada (2003: 59): “*Un peuple sans littérature est-il encore un peuple? Toute société n’a-t-elle pas une âme, une conscience, un cœur ou une vie de l’esprit qui s’exprime par la voix de l’écriture?*” sont celles qui ont poussé le personnage de Maillet, Jeanne de Valois et, auparavant, sœur Marie-Anne à poursuivre la vaste entreprise racontée dans *Les Confessions de Jeanne de Valois*.

5 “Avant le plongeon suprême, je saluerai bien bas la naissance du troisième millénaire. Ma vie entière entre deux cartons d’un cartable! un siècle sorti d’un encrier, étalé sans vergogne et sans pudeur, sans recherche, sans style, sans contrefaçon” (Maillet 1993: 11).

6 “Je suis née sur la fin du siècle dernier; je ne demande que de glisser un pied dans la porte du prochain. Cent ans et des poussières, ce n’est pas la fin du monde” (Maillet 1993: 8).

7 Dorénavant, toutes les citations se rapportant aux *Confessions de Jeanne de Valois* n’iront suivies que du numéro se rapportant à la page où elles se trouvent dans l’édition signalée dans les Références bibliographiques.

posant “de rien d’autre que des mots”.⁸ Plainte ou défi? Peut-être tous les deux. Mais quand derrière ces mots il y a une lucidité hors-série et une volonté de fer que rien ne fait reculer, ce n’est plus une plainte que nous percevons, c’est cette alchimie dont seuls sont capables ceux qui, comme Antonine Maillet, ont bu aux sources du grand Chinonais et qui, comme lui, possèdent un “esprit critique sans complaisance à l’égard du conformisme” (Rabelais 1973: 31). Que son titre ne nous leurre point: ces confessions ne tiennent pas de celles de Saint-Augustin –l’idée première de mère Jeanne de Valois ce n’est pas d’avouer ses péchés ni même de proclamer la gloire de Dieu– ni de celles de Rousseau, se présentant comme victime de la vie,⁹ mais si de cette fonction que lui confère Maria Zambrano: “Una de las funciones de la confesión es abrir sitio para una realidad que corre riesgo de asfixiarse” (1995: 101). Si, comme le dit George May (1979: 30), “l’autographe écrit au déclin de sa vie”, c’est bien dans le domaine de l’autobiographie que nous pourrions inscrire ces *Confessions de Jeanne de Valois*, mais Philippe Lejeune est là (1971: 30) pour préciser que le trait caractéristique de l’autobiographie est l’identité entre l’auteur, le narrateur et le protagoniste, et, ici, l’auteur est tout autre que le narrateur et le protagoniste. Qui oserait dire, cependant, qu’ils ne coïncident pas, après avoir entendu Jeanne de Valois répondre, (par un de ces monologues intérieurs¹⁰ dans lequel, d’après Tacca (1978: 106), se produit le dédoublement entre personnage et narrateur), à ses propres questions:

Pourquoi enfin as-tu décidé, passé quatre-vingt-dix ans, de remplir à ras bord ton encrier, de te munir d’un tas de feuilles vierges et de mettre le cap sur l’an 2000? Pourquoi vouloir à tout prix te charger toi-même d’une tâche que d’autres se languissent d’entreprendre à ta place?
Pour cette raison-là, exactement: pour empêcher les autres de le faire à ma place. Je les connais, ces autres. J’en connais même une qui a déjà trois douzaines de crayons 5B affilés jusqu’à la sciure et qui n’attend que l’annonce de ma disparition. C’est un écrivain professionnel [...] (p. 9)

Ces mots, qui montrent nettement la trempe de cette femme, nous permettraient de dire que nous sommes dans le domaine autobiographique, mais vu que son souci ne réside pas dans le genre auquel s’inscrirait son récit, l’appelant tantôt confessions, tantôt mémoires, tantôt chronique, nous nous en tiendrons là. En principe, semblablement aux grands folkloristes du XIXe siècle, qui ont compilé les contes avant que ne se perde la tradition orale, elle veut raconter un exploit unique dans l’histoire de son pays, exploit dont elle a été témoin non seulement présentiel mais agissant et dont l’Histoire, en majuscule, ne se fait pas l’écho: “Je ne consignerai donc

8 “Des mots, des mots, des mots...! / J’en suis venue à les aimer comme les enfants que je n’ai jamais mis au monde” (p. 283).

9 “Je n’ai pas l’intention avec mes gribouillages de rédiger un traité de morale ou de philosophie. Même pas de raconter l’histoire d’une vie. Non. Tout juste de confiner sur mes larges feuilles détachées la mémoire, telle que je la porte, d’événements qui émergent de mon siècle comme des îlots ou des basses en bordure d’océan” (p. 7).

10 Comme le dit Tacca: “Nada como el monólogo interior para mostrar aquel desdoblamiento real, si no aparente, entre personaje y narrador” (Tacca 1978:106).

pas dans ces pages la chronique du XXe siècle, mais la vision que j’en ai eu du carré de ma fenêtre de couvent” (p. 43). La chronique de quelqu’un qui voit son siècle depuis le carré de la fenêtre d’un couvent éveillerait toute sorte de soupçons si elle ne nous était pas servie par Antoinette Mailet, pardon! par Jeanne de Valois. Pourtant, où commence l’une? Où finit l’autre? Il y a bien de l’une dans l’autre, probablement, à cause de l’amalgame qui se fait entre professeur¹¹ et élève mais, surtout, par le bon vouloir de l’écrivain toujours disposé à dépister son lecteur en créant des personnages de son propre cru qui tiennent de tous et de personne.

Mailet nous offre un récit dont la vivacité des images n’égale que celle de son personnage, au temps qu’elle esquisse des thèmes qui ne sauraient laisser indifférents ceux qui, encore de nos jours, parlent “nationalisme” parce que privés de leurs droits, de leur identité; ceux qui luttent pour l’égalité de la moitié du genre humain qui n’a pas encore les mêmes droits en partage avec l’autre moitié: les féministes; ou ceux qui se heurtent à un catholicisme puéril, peureux quand il s’agit de renouveau, imbu de vanité et, par surcroît, misogyne. Ce sont donc ces trois aspects, qui s’entrelacent dans ce roman (puisque, en fin de compte, c’est bien d’un roman qu’il s’agit), que nous mettrons en relief dans ce travail nous réclamant souvent de cet élément véhiculaire qui en est à la base et qui en constitue la fraîcheur.

* * * * *

Fête des mots, sujets esquissés, possible parenté avec un certain genre littéraire, identité du narrateur, autant d’aspects qui ont été suggérés et auxquels nous ajouterons ceux de forme et fond pour dire qu’ici la forme ne nous semble pas être au service du fond, mais au service d’un portrait. Ce va-et-vient constant dans le temps, ces sujets entamés et laissés pour plus tard,¹² ce mouvement perpétuel de sa petite tête allant d’un souvenir à l’autre, ces multiples monologues qui débouchent dans des dialogues implicites ou même explicites où s’interpelle elle-même et se montre de connivence avec le lecteur; ce jugement net, direct, sans pitié dont elle n’aurait pas osé nous rendre les complices il y a quelques années, et qu’elle étale, ici, sans vergogne, réussissent à merveille le portrait d’une petite vieille (ancienne!) qui ne se plie plus aux normes et qui, ayant à faire vite, n’y va pas par quatre chemins. Et que dire de cette méfiance extrême –à laquelle nous avons fait allusion– à l’égard de tous ceux qui voudraient la seconder dans son entreprise? Et de cette sorte de complaisance à affubler de sobriquets ses sœurs pour qu’elles ne puissent pas s’identifier lorsqu’elles “iront fourrer leur nez” dans ses écrits?

Ne t’en fais pas, sœur Philippine, tu ne sauras pas te reconnaître; tu chercheras en vain la véritable identité de la fouine à qui j’ai collé ce nom fictif, comme à toute les autres d’ailleurs [...]. Chacune qui lira un jour ces pages attribuera à

11 “Au couvent, Mailet fit la connaissance de Mère Jeanne de Valois, la directrice de l’établissement, qui deviendra une véritable mère spirituelle” (André Royer).

12 “Ne brûlons pas les étapes [...] allons-y piano piano, un mot à la fois” (p. 8).

sa voisine les traits de son propre visage. C'est bien ainsi. Cette ignorance de soi-même me consolera de ma franchise et libérera ma conscience. (pp.10-11)

Ne voit-on pas dans cette dose de malignité un rebondissement de l'espièglerie de l'enfance, propre à ceux qui ne se soucient plus du qu'en dira-t-on? Ajoutons à tout cela une dose, non pas moins considérable, de bonne humeur face aux misères¹³ et aux limitations inhérentes à son âge,¹⁴ et le portrait sera complet.

Si Maillet réussit à merveille à équilibrer cet assemblage pour que le lecteur connaisse à fond son personnage, sympathise avec lui... et l'absolve de tous ces péchés, elle ne réussit pas moins la présentation de Jeanne au moment de prendre cette décision qui devait l'amener à l'accomplissement de son dessein. Pas besoin d'assemblage, pas besoin de va-et-vient: c'est par une cascade verbale toute fougue, force, vivacité que fait irruption une Jeanne de vingt ans que rien ni personne n'auraient destinée au couvent:

Eh oui. Moi, l'indépendante, la fringante, l'inflexible, le couraïde, la coquette à ses heures, l'affranchie, l'éprise de joie de vivre et de liberté, j'entraï au couvent. Et pas n'importe quel couvent. Je choisissais une congrégation irlandaise. Catholique, bien sûr, mais irlandaise. Plus irlandaise que saint Patrick lui-même, que la Blarney Stone, que toutes les légendes de saint Brendan partant à la conquête des mers ténébreuses, plus irlandaise que l'Irlande. Une congrégation qui m'offrait pourtant l'irremplaçable avantage d'être sise en terre acadienne. Je ne m'exilerais pas au Québec, ni en France. Je resterai chez moi. (p. 41)

Ces mots, qui esquissent le portrait moral de Jeanne à ses vingt ans, et qui expliquent le comportement de la nonagénaire, évoquent d'emblée un sujet capital qui est à la base de ces *Confessions*: le nationalisme. Sujet qui, dans ce cas, pour des raisons inhérentes à l'époque et au pays, se trouve étroitement lié à deux autres sujets: l'Église et l'émancipation de la femme.

* * * * *

Parler nationalisme dans un monde qui tend à la globalisation se voit comme archaïque; parler nationalisme dans un pays que l'on voudrait monolingue est subversif. Et pourtant, parler nationalisme, ce n'est, bien souvent, que revendiquer une langue et une culture, être fidèle aux legs de ses ancêtres. La description de la situation des écoles dites françaises à Moncton,

13 "Sourde. Oui, je suis sourde. C'est ma seule infirmité. Car l'asthme n'est pas une infirmité, c'est une gêne, un embarras, une inhibition, une contrariété, un encombrement, une discordance, voilà j'ai trouvé le mot: une discordance" (p. 14).

14 "Mes cataractes me gênent et ma loupe ne m'obéit plus. Il me faudra renoncer aujourd'hui à aborder ce chapitre trop délicat. Je risque de lire les événements de travers ou de perdre une cause pour un effet. Je risque de mélangier les torchons et les serviettes" (p. 55).

Il faudrait lire: une école pour élèves de souche française à qui des instituteurs francophones enseignent, tantôt en français, tantôt en anglais, dans des manuels rédigés en anglais, une matière revue et corrigée par un ministère de l’Éducation entièrement unilingue anglophone. Ne riez pas. Je vous raconte une histoire vraie. Et j’ai été un personnage de cette histoire-là. (p. 69)

vrai galimatias pour n’importe qui, traduit à merveille la situation d’un pays, d’un peuple qui, par le vouloir d’un état qui fait fi de l’éventail pluriel qui le constitue, se trouve privé d’un de ses droits fondamentaux: l’usage de sa propre langue. (Non, il n’y a pas de quoi rire, mère Jeanne. De cette histoire-là, malheureusement, vous n’en avez pas eu l’exclusivité. Nous aussi, nous avons connu “Moncton”!).

L’art de Maillat consiste à nous présenter la problématique comme un processus qui va de l’éveil de la conscience à la prise de conscience; de la prise de conscience à l’accomplissement d’un idéal. Jeanne, comme la plupart des enfants, trouve tout à fait normal ce qui constitue sa petite existence:

Je ne m’étais pas rendu compte, enfant, de l’importance d’une langue, d’une culture, des différences ethniques. Je parlais français comme j’habitais la maison de mon père, comme je fréquentais l’église le dimanche, comme je marchais debout et non à quatre pattes. Tout cela venait avec. [...] je n’avais jamais eu à me battre pour conserver ces acquis, héritage de cent ans ou de plusieurs millénaires. (p. 31)

Vient, après, ce qu’elle appelle le choc de l’École normale: “mon pays n’était pas un pays, [...], ma langue n’était pas la langue de ce pays qui n’en était pas, ma citoyenneté tenait à un fil. Disons le mot: pour la première fois, je me suis sentie menacée. Menacée de disparition” (p. 32). Et c’est justement quand elle voit que toute l’histoire de son pays risque d’être oubliée ou racontée depuis l’optique de l’Autre, dans la langue de l’Autre, qu’elle se trouve dans la nécessité d’agir. Ce n’est pas qu’elle avait toujours cru, les yeux fermés, à tout ce qu’on racontait sur la richesse dont “ces gens, sortis du jardin de France, au sommet de son âge d’or, chargés d’une mémoire qui se perdait dans la nuit des temps, [...]” (p. 38) étaient les héritiers. Elle ne voit qu’une chose, n’a qu’une certitude:

qu’elle est vivante au sein d’un peuple qui ne veut pas mourir avant l’heure; que ce peuple en avait vu d’autres, qu’il était donc aguerri et saurait résister; que l’avenir appartient à qui se lève de bonne heure. Or nous étions là depuis trois siècles, avant tout le monde. Et si nous avions perdu des plumes en cours d’exil et de déportation, nous avions pourtant pris du poil de la bête. Tout cela pour vous dire qu’avant même la naissance du mot et peut-être de la chose, j’étais devenue nationaliste. (pp. 38-39)

Elle n’est donc pas disposée à le voir mourir tant qu’elle aura les outils capables de vivifier un pays: sa langue et sa culture.

Dans les premières décennies du XXe siècle, avoir accès à l'École normale était, pour une jeune fille, un vrai privilège. C'était avoir la possibilité d'obtenir un brevet pour exercer comme enseignante, donc, d'avoir un travail enrichissant et qui contribuerait à culturaliser le pays. L'aspiration de Jeanne va, pourtant, plus loin que ça mais la seule voie, à l'époque, pour parvenir à son but, passait par le couvent: entrer dans une congrégation religieuses. Après avoir soupesé le pour et le contre de chacune des options possibles, et persuadée qu'elle était qu'elle serait toujours étrangère vis-à-vis de la maison qui l'accueillerait, elle décide de ne point quitter son pays. Compte tenu que les congrégations de l'Acadie étaient irlandaises, les membres s'y abritant se devaient de parler l'anglais, la langue du pays. Jeanne devra parler sa langue "en silence, à l'abri, en cachette. [Dialoguer avec elle-même, rêver, prier] Dieu en français." (p.44). Et, pourtant, ce ne fera pas obstacle à cette nationaliste avant la lettre, lucide comme tout, avec cette vision large et intelligente qui dépasse tout nationalisme:

J'avais toujours privilégié l'humain sur la tribu, l'universel sur le particulier. Mais j'avais l'intuition que l'un ne valait rien sans l'autre. En somme, j'ai compris à cet âge-là que la beauté du monde réside dans sa diversité, que la richesse culturelle universelle est composée de la différence des cultures multiples, qu'une seule Acadie qui s'éteint fait un trou dans la tapisserie du firmament. (p. 39)

jusqu'au jour où sœur Jennings voulant apprendre le français, on les découvre, toutes les deux, en train de parler la langue interdite. C'est alors que Jeanne réalisera à quel point ses droits sont bafoués, à quel point celui qui a le dessus est sans pitié pour l'autre, se plaît à annihiler l'autre:

La maîtresse des novices nous surprit en flagrant délit de langue interdite. Sœur Jennings était coupable de trahison envers sa race et moi d'insidieuse corruption. J'en demeurai bouche bée. J'avais eu beau passer par une année d'École normale sise au cœur du bastion loyaliste et sortir de deux siècles d'exil dans mon propre pays, je n'avais pas encore compris, pas encore tout à fait saisi dans ma chair l'enjeu de la partie qui se jouait. Cette fois j'ai eu peur. Plus que de la peur, j'ai senti sous ma peau la pointe du dard de la révolte. Étais-je entrée au couvent pour ça? Avais-je offert ma vie pour des étrangers qui bafouaient les miens, travaillaient secrètement à leur destruction? (p. 45)

"Coupable d'insidieuse corruption", "coupable de trahison envers sa race": comment peut-on proférer des mots si insidieusement choisis pour blesser et inciter à la révolte? C'était en 1920, en Acadie; c'est en plein XXIe siècle, en peu partout, qu'on continue à asservir pour inciter à la révolte et justifier, ainsi, l'attitude des puissants.

Conformément à ce va-et-vient dont nous avons parlé lors du portrait de Jeanne de Valois, ce parcours que nous venons de suivre de façon plus ou moins chronologique se trouve éparpillé un peu partout dans le récit contribuant, de la sorte, à l'idée de spontanéité, de récit qui se fait au jour le jour, sans un plan préconçu. Faisant appel à mère Marie-Anne, celle

qui fut mère fondatrice, Jeanne établit avec elle un dialogue qui sert à nous renseigner sur les démarches qui ont été à l’origine de celle qui fut la première congrégation francophone acadienne. Dédoulement du personnage? Ne pourrait-on pas donner à Jeanne les mêmes qualificatifs qu’elle accorde à mère Marie-Anne: “têtue, volontaire, opiniâtre, intransigeante à l’occasion, mais insignifiante, jamais”? (p. 56). Par l’introduction de cette voix “venue du fond de ses espaces célestes infinis” (p. 57), le narrateur disparaît au profit de ces deux interlocutrices qui, tout en dialoguant, se rappellent la petite histoire que l’Histoire a mis plus de cent ans à éclairer. Jeanne soutire de la fondatrice les éléments clés des événements de 1924, lorsqu’elle n’était qu’une novice, qu’une pièce d’un grand échiquier dont elle ignorait le jeu:

Mais pourquoi pensez-vous que nous avons accompli tout ça, vécu une séparation douloureuse, recommencé une œuvre depuis le début, fondé un ordre nouveau, si ce n’est pour inscrire cet héritage que nous voulions transmettre aux générations futures jusque dans le firmament des étoiles! (p. 57)

L’idéal de Jeanne de Valois recoupe donc celui de mère Marie-Anne: transmettre aux générations futures ce qu’elles ont reçu comme héritage. Est-ce tellement subversif que d’aspirer à porter une langue, une culture à son plus haut degré de splendeur?

* * * * *

La littérature, aussi bien que la vie quotidienne, a eu tendance à nous donner une image assez négative de la vie conventuelle. Jeanne de Valois n’est pas là pour le démentir. Cependant, comme d’habitude, elle va plus loin que les clichés établis afin de nous montrer que la congrégation dont les assises ont été mises par mère Marie-Anne a des visées plus larges et une toute autre conception de la vie religieuse et, par là, de l’Église:

Les gens du monde ne soupçonnent pas la part de sentiments qui entre dans la fabrication d’une religieuse. On imagine une maîtresse de novices en train de façonner de ses mains endurcies un moule rigide pour y couler sa pâte obéissante, chaste, pieuse, dépouillée de volonté, de rêves et de sensibilité... Hélas ! je connais des maîtresses des novices qui ont presque réussi ce moule-là. Mais la vie fut toujours la plus forte et les novices heureusement réfractaires. Le résultat: des religieuses turbulentes, enjouées, brouillonnes, cocasses, volontaires, fouineuses, menteuses, rieuses, chicanières, drôles, ombrageuses, sarcastiques, fantasmagoriques, gavroches, au demeurant les meilleures nonnes du monde.¹⁵ (p. 75)

Les traits attribués par Jeanne de Valois aux religieuses de sa congrégation nous disent nettement qu’elle n’a jamais aimé les chemins battus. Sa nature et son idéal l’amènent à une

15 Nous n’aborderons pas dans ce travail le rôle des allusions littéraires directes ou indirectes –comme il en est question ici par ce clin d’œil à Clément Marot– dont se sert Jeanne de Valois maintes fois au long de son récit et dont nous pouvons apprécier la pertinence en tout moment.

conception de la vie religieuse faite de service aux autres et, pour y parvenir, il n'y a que l'éducation, la culture qui forge la capacité de discernement et qui provoque cette dynamique qui dépasse l'acceptation aveugle. La quantité d'anecdotes qu'elle se plaît à parsemer un peu partout témoignent de sa modernité, de ce besoin d'aller à l'amble avec l'air du temps pour mieux accomplir sa mission. C'est pourquoi elle aura à franchir et le mur dressé par la hiérarchie ecclésiastique, misogyne et plutôt soucieuse de son pouvoir temporel, et celui de quelques-unes de ses propres consœurs qui n'oseraient jamais s'opposer à la volonté 'patriarcale'.

Pourtant, au moment où Jeanne écrit ses mémoires, c'est le bilan de ses soixante-dix ans de vie communautaire qu'elle fait, et, par le pouvoir que son âge lui confère, elle ne se prive pas d'appeler un chat un chat, nous faisant comprendre par-là que partout où il y a des êtres humains il y a de la vanité, de la bonne foi frayant la bêtise, de la curiosité, de la médisance mais aussi de la lucidité, de la sagesse, de la clairvoyance. C'est pourquoi "maître de ses [créatures], de ses [personnages]" (p. 62) Jeanne de Valois les appelle tour à tour sur la scène de son récit. Faisant fi de cette charité chrétienne dont elle devrait faire preuve, elle n'hésite pas à rebaptiser ses consœurs, afin qu'elles ne puissent s'identifier si elles viennent à fourrer leur nez dans ces papiers ou si un jour elles parviennent à lire ces confessions. Et pour ceux qui ne se contenteraient pas des sobriquets, elle les complète de façon explicite: sœur Philippine a nez de fouine; sœur Bénite est la sainte; mère Domrémy "se nourrit d'histoire comme sœur Philippine de potins et sœur Bénite de 'pieuseté'" (pp. 28-29); sœur de l'Ostensoir a toujours exprimé ses états d'âme avec grande ostentation (p. 90)... Même mère Jésus-de-Prague, qu'elle aime mieux que personne,¹⁶ n'échappe pas à son regard critique:

Mais elle n'a aucune chance de lire ces lignes, la pauvre vieille. Quand j'attendrai mes cent ans, elle touchera à ses cent six et mangera les pissenlits par la racine. Ou mangera sa bouillie à la fourchette, ce qui n'est guère mieux. Déjà que je l'ai entendu marmonner le *Magnificat* durant le *Salve Regina*, avant-hier, et, la veille, prendre l'aumônier pour un vendeur d'assurances. Remarquez que là... Silence, mère Jeanne. Pas d'irrévérence. Songe seulement que ta vieille complice ne lira jamais tes *Confessions* et que tu peux par conséquent parler d'elle à ton aise. (p. 12)

La voix de la conscience est arrivée juste à temps pour qu'elle ne finisse pas sa phrase. Qu'aurait-elle pu ajouter sinon qu'à cette occasion mère Jésus-de-Prague, la pauvre!, avait visé juste? Irrévérence? Cette réflexion inavouée ira en recouper beaucoup d'autres qui plaident sur tout le récit et qui montrent que sa vision de la religion ne va pas toujours de pair avec l'orthodoxie de l'Église romaine.

16 Elle ne l'avouera qu'à la mort de mère Jésus-de-Prague: "Nous nous aimions, Jésus-de-Prague, malgré l'énorme différence de nos caractères et de nos tempéraments. Nous nous aimions de cette amitié sensible et élective, par pure inclination naturelle. Et cela sans jamais –et je le dis pour la postérité de votre nom– sans jamais offenser la règle ni nos engagements envers Dieu" (p.75).

Ces enfantillages qui, parfois, frôlent l’impertinence, contribuent à fignoler ce portrait de vieille none qui vient tout droit de la jeune Jeanne de Valois. S’ils véhiculent une certaine dose de méfiance et de médisance, nous dirions qu’il s’agit de médisance et méfiance littéraires parce que leur but est d’assaisonner le récit avec des anecdotes, des commentaires qui viendraient l’épicer un peu. Par contre, il y d’autres appréciations qui répondent nettement à cette vision qu’elle se fait de sa mission sur terre, mission qui se réclame d’un esprit alerte, de la mise à l’œuvre de tous les dons qui lui ont été accordés. C’est pourquoi elle ne peut concevoir la soumission aveugle à une cause qu’on ne comprend pas, l’acceptation béate qui se passe de tout raisonnement, probablement parce le choix qu’elle avait fait, depuis son enfance, de préférer la terre au ciel,¹⁷ l’amène à une autre façon de vivre sa foi:

Certaines de mes sœurs ont dû se fourvoyer: je les imagine très bien trappistes ou carmélites. Nuit et jour à la chapelle, jour et nuit en contemplation, des femmes consacrées à une cause qu’elles ne comprennent pas mais qu’elles servent pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des hommes. J’ai l’air de m’en moquer. Pas du tout. Pas de Thérèse d’Avila en tout cas. Mais je reste sceptique, que Dieu me pardonne, devant le grand silence perpétuel et ostensible, le silence tapageur de sœur Bénite. Devant les yeux au ciel de mère Ève-Marie. (p. 16)

Si elle préfère la compagnie de mère Domrémey à celle de toute autre, c’est parce que rien ne l’indiffère, parce qu’elle contredit, s’il le faut, parce “qu’elle extrapole, exagère, biaise ou charrie, c’est toujours intelligent. Et ça [la] repose des Bénite, Baptiste et Conception” (p. 27). C’est parce qu’elle est intelligente qu’elle se trouve à l’aise auprès de cette ancienne élève. Douée d’une mémoire extraordinaire,¹⁸ elle lui sert d’archives, depuis qu’elle voit mal à cause des cataractes:

Car la docte femme peut émettre un avis sur tout. Avec elle, on peut aussi bien gloser sur la vision prophétique d’Arnold Toynbee, sur l’importance de protéger la couche d’ozone, sur l’Afrique du Sud, le mur de Berlin, le style de Chateaubriand, le mal incurable de sœur Imprimante, les verrières de Chartres ou les morues de Terre-Neuve que tenter de refaire un monde qui nous paraît à toutes deux en pleine déconfiture. (p. 114)

C’est aussi l’authenticité qu’elle apprécie. C’est pourquoi elle parle ainsi au sujet de sœur Trinidad, qui a charge de sa toilette: “J’aime la langue de sœur Trinidad: directe, drue, sans détours et sans façon. Qui dit ce que sa tête veut dire et le dit comme son cœur le pense” (p. 72). Elle aura un mot, aussi, pour sœur Manitoba (p. 137), pour sœur Alicia, dont les dits

17 “La terre, ma planète, c’était bien plus que mon logis ou mon habitat, bien plus qu’un lieu de passage que d’aucuns ont appelé vallée de larmes. C’était le prolongement de mon être tout entier [...]. L’au-delà pouvait attendre. J’en avais grand à explorer avant d’y arriver” (p. 19).

18 “Mère Domrémey a de la mémoire jusque dans la moelle des os, jusque dans le cartilage du nez. Le moindre de ses gestes, un œil qui fixe, une joue qui frémit, un doigt qui se dresse, trahit l’activité de cette mémoire infailible. Dommage qu’elle éprouve un tel besoin de la dorer de la bienveillance des bien-pensants”(p. 91).

et gestes “seraient capables de nous fournir un tableau assez complet de ce qu’on pourrait aussi appeler les *marginalia* de la vie de couvent” (p. 167). Ce n’est que vers la fin qu’elle se demande pourquoi il y a certains noms qui ne figurent pas dans ces mémoires, certains noms qui ne sont pas venus la hanter. Et, ce faisant, elle les cite et elle a pour toutes, absentes et présentes, une justification à leur comportement.

Marginalia et grandes figures, personne n’échappe à la “vision” de Jeanne, même quand elle ne voit pas de ses yeux. C’est ainsi que faute d’avoir connu la générale des *Systems of Charity*, elle crée de toutes pièces un dialogue “entre ces deux femmes [mère Alphonse et mère Marie-Anne], franches, directes et pourtant royales, l’aigle et le lion, deux amies qui s’affrontent pour la première et la dernière fois” (p. 63), pour nous faire comprendre combien il est difficile d’accepter le partage lorsque le pouvoir est en jeu, lorsqu’on voit s’ébranler les assises de ce qui semblait solide aux yeux de tous. Belle page de politique ecclésiastique celle qu’elle écrit concernant les manigances de ce départ de *Mary’s Home*, et qui lui font proférer une remarque qu’elle avait mis du temps à comprendre: “qu’en affaires, même dans les couvents, Dieu est absent” (p. 69). Les occasions de s’affronter à plus puissant qu’elle ne devaient pas manquer à Jeanne. Et là, pas besoin de créer un dialogue imaginaire. Tout le savoir-faire de Jeanne y passera.

Pour mieux cerner la vision de ce pouvoir, suivons de près ce que nous pourrions appeler l’ascension de mère Jeanne. Celle qui n’était qu’une novice lors de la création de Notre-Dame du Sacré-Cœur, se verra décerner, en 1936, une bourse pour aller parachever ses études à Paris pendant deux ans. Accompagnée de sœur Auguste, elle profitera de ce séjour pour assouvir sa soif de savoir, pour fréquenter tous les endroits pouvant contribuer à une formation plus solide.¹⁹ Passons sur ses déceptions au sujet de la France,²⁰ de sa langue... pour voir une Jeanne de Valois rentrée chez-elle, l’esprit nourri autant qu’il peut l’être,

Quand je suis revenue au pays, je rentrais enrichie de deux ans de voyage à travers la France et l’Italie, à travers les livres, les monuments, les musées, les écoles, les cathédrales, les cultures, les peuples, les siècles. Je rapportais à Memramcook une vision élargie du monde et une soif insatiable de connaissances et d’enrichissement. (p. 133)

n’ayant pas cessé de rêver au but qui la retenait au couvent. Puis, la deuxième guerre mondiale, qui a favorisé, aussi bien en Acadie qu’au Québec, l’essor économique du pays et par lui,

19 Au moment où elle écrit ses mémoires, et tout en évaluant l’intelligence de mère Domrémy et de sœur Diogène, Jeanne pense que son sort à elle, aurait dû tomber sur sœur Diogène: bourse et tout ce que la destinée lui avait déparé. Par cette sorte d’évaluation systématique, où elle soupèse les pour et les contre à chaque occasion, elle avoue que “les règles d’un couvent ressemblent à celles du monde: il faut savoir séduire, ce que Diogène ne saura jamais faire” (p. 140). À cause de sa sincérité, Jeanne de Valois pourrait sembler, maintes fois, un tantinet vaniteuse, mais sa “séduction” est faite de son enthousiasme, de son abnégation, de sa foi dans ce qu’elle fait.

20 “Mais mon désarroi ne dura pas. Car bien vite je compris que la France ne logeait pas à Saint-Germain-des-Près, mais habitait la Touraine, l’Anjou, la Bretagne, la Normandie, la Champagne, le Limousin, le Périgord, l’Aquitaine, la Provence. Je voudrais la dénombrer toute: car cette France-là m’appartenait” (p. 127).

la possibilité de faire accéder à la culture un plus grand nombre de jeunes filles. C’est pendant cette période, en 1942, qu’il y a eu le chapitre général où mère Thérèse (celle qui avait succédé mère Marie-Anne) allait décliner d’elle-même toute nouvelle responsabilité. Mère Albine devient générale, et au nombre de ses conseillères il y a mère Jeanne de Valois et mère Jésus-de-Prague; en 1943 arrive l’initiative du père Clément Cormier qui, sentant que les femmes possèdent une intuition qu’il n’a pas, devient “le champion de la cause féminine en Acadie, afin de doter le pays des atouts dont notre époque était privée: le travail, le talent, le savoir des femmes”(p. 141), c’est-à-dire que Clément Cormier venait leur proposer la construction d’un collège francophone pour jeunes filles: “Vous dispenserez l’enseignement, nous les diplômés. Et la prochaine génération nous remerciera tous deux d’avoir ouvert à l’autre moitié de la jeunesse acadienne les portes de l’université” (p. 145). Mas son enthousiasme devait se heurter à plus fort que lui:

La tâche du père Cormier ne se terminait pas là; il lui restait à convaincre ses propres confrères, la gent masculine qui avait les deux mains agrippées à la barre du navire depuis quatre-vingts ans. Les mêmes qui nous proposaient quelques années auparavant de nous limiter à l’étude de la soupologie se dressèrent contre ce projet infâme et firent la guerre au trouble-fête, à l’importun, au rêveur. (p. 145)

Cormier ‘trouble-fête, importun, rêveur’ possédait, pourtant, “mieux que personne l’art de contourner les obstacles sans jamais avoir à utiliser les dents ou les poings” (p. 146), et il aboutit à son dessein. Mère Jeanne n’hésite pas à affirmer que sans lui, on n’aurait eu “ni collège féminin, ni plus tard l’Université de Moncton” (p. 146).²¹ C’est donc en 1943 que les sœurs de Notre-Dame du Sacré-Cœur ont ouvert un collège où l’on pouvait suivre les quatre ans du cours classique: les belles-lettres, la rhétorique et les deux années de philosophie. Jeanne lui a donné nom Notre Dame d’Acadie. À cette occasion, pourtant, les réticences ne manquent pas au sein de la communauté, ce qui prouve bien que, parfois, ce sont les femmes, elles-mêmes qui ont contribué à freiner la voie de l’égalité. Mère Ève-Marie, nouvellement élue au conseil, a fait entendre sa voix: pendant cinq longues années, “les apparences seront sauvées, les bienséances honorées, la règle respectée, mais les âmes déchirées et souvent en lambeaux” (p. 147) entre elle et mère Jeanne. Ève-Marie, fidèle aux enseignements reçus, mais aussi pour montrer que c’est elle qui a le dernier mot, ne cessera de mettre des bâtons aux roues. Elle fait partie de l’Église des “mais”, celle qui se voudrait à l’ordre du jour, mais qui ne saurait faire un pas pour aller de l’avant. Comme dit Jeanne: “Non que mère Ève n’eût pas cru aux valeurs de l’éducation supérieure, mais elle refusait d’en payer le prix” (p.155).²²

21 Elle ne laissera pas sous silence, dans son souci de tout dire et de ne pas déformer la réalité des événements, le sale tour que Cormier leur jouera quelques années plus tard, même si elle le lui pardonne. Pour d’autres raisons, elle fera de même à l’occasion de mère fondatrice, Marie-Anne, pour que la postérité ne la voie sous une optique qui n’avait rien à voir avec son vrai caractère. Voir à ce sujet p. 121.

22 “Lisons, mes sœurs, mais seulement les livres approuvés par l’ordinaire du lieu et étampés de l’imprimatur;

Mère Jeanne, en tant que supérieure de Notre-Dame d'Acadie avait une vision de l'éducation très ambitieuse mais très nette et très juste: cet enseignement supérieur devait ouvrir les portes de l'université aux jeunes filles ou leur permettre d'accéder, par la suite à des postes de direction auxquels seuls les hommes avaient accès. Son rêve se heurtait, pourtant, à:

Une réalité qui s'appelait traditionalisme, préjugés, entêtement, misogynie, étroitesse d'esprit, absence d'initiative, privilèges et chasse-gardée, peur de semer la pagaille dans l'Église ou dans la société. Une bonne vieille société fidèle à ses cadres et qui n'entendait pas bouger. (p.199)

Et tandis que Jeanne poursuivait son entreprise, à l'intérieur de l'Église, une pléiade d'aumôniers, sous prétexte de veiller au salut des femmes, continuait à faire étalage de sa misogynie et de sa vanité:

Certains de ces prêcheurs avaient la réputation de véritables orateurs et se prenaient pour de petits Bossuet. Il fallait donc se montrer à la hauteur, impressionner son auditoire féminin, voire le morigéner à l'occasion pour que ce sexe inférieur et faible n'aille pas tout à coup, et pour la seule raison qu'il avait désormais accès aux hautes études, se figurer qu'il avait des droits. Donc on profitait de la tribune, qui était en réalité une chaire d'église, pour instruire les religieuses et les demoiselles sur leur vraie place dans la société et leur vraie mission dans la vie, qui était de servir les autres, c'est-à-dire les hommes. (pp. 112-113)

Jeanne a dû, maintes fois, se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire ou de colère à entendre les devoirs qu'ils attribuaient à la femme dans un univers d'hommes. Ses étudiantes s'en tiraient beaucoup mieux qu'elle en imitant ces esprits bornés et leur incompetence. Est-ce qu'elles n'avaient pas suffisamment démontré leurs capacités en dirigeant des institutions, en gérant des biens? N'ont-elles pas compris par-là que "la femme avait les mêmes dons de gestion ou d'autorité que ses comparses mâles"? (p. 120). Jeanne dont l'esprit était rebelle et qui se pliait difficilement, Jeanne qui allait droit à l'affaire lorsqu'elle la voyait faisable, a dû faire face constamment à ces esprits haut-placés qui voudraient que rien ne bouge pour préserver... leur confort. Et elle, qui avait fait de Notre-Dame d'Acadie une sorte de ruche où tout le monde apportait son miel parce que les fenêtres étaient grandes-ouvertes et que chacun butinait dans les fleurs de son choix, a dû l'abandonner, parce que l'eau manquait à Memramcook, et commencer à construire un nouveau collège à Moncton. À part les premiers refus, les premières critiques des étudiants qui ont vite acquiescé, c'est encore mère Ève-Marie et ses acolytes qui n'acceptèrent de participer à la construction du nouveau collège, parce que c'était en ville et sur terrain anglophone...

ouvrons nos esprits aux découvertes scientifiques, mais à celles-là seules qui ne contredisent pas l'enseignement traditionnel; étudions les chefs-d'œuvre littéraires, mas aucun qui porte atteinte tant soit peu à la morale ou au respect dû à notre mère la sainte Église"(p. 155).

En 1954, par ce décret romain qui accorde une durée limitée aux charges (“Même dans les ordres, même chez des femmes consacrées, ils est prudent de dresser des balises. Personne jamais n’est à l’abri de rien. Et si tout pouvoir corrompt...” p.204), mère Albina a rendu ses clefs... et mère Jeanne a été élue la quatrième générale de sa congrégation. Elle ne sera plus la supérieure de Notre-Dame d’Acadie, elle sera la générale des Religieuses de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et elle aura à regarder autrement toutes les affaires concernant l’enseignement qu’elle avait promu, qui se voulait élitiste parce que visant à la formation des futurs formateurs. Elle a vu, coup sur coup, la démolition de tout ce qu’elle avait construit avec tant d’ardeur! Puis, en 1964, vient la construction du premier pavillon de l’université qui était, d’après les mots de Jeanne, l’autre prune de ses yeux. À Moncton, il y avait deux collèges, celui des garçons et Notre-Dame d’Acadie, qui recrutait un nombre considérable de filles préparées pour entrer à l’université et voilà que “l’élément mâle de la société avait développé pendant des siècles un tel mépris pour l’intelligence des femmes qu’on négligea d’y faire appel et préféra trancher le nœud gordien. À coups de sabre” (p. 226).

On trouva le moyen de biaiser, de trouver les éléments qui justifiaient leur démarche:

Il ne s’agissait plus du recteur Clément Cormier, mais d’un troisième secrétaire, un subalterne qu’on avait envoyé enquêter chez les femmes. La mauvaise foi lui sortait par le nez, les yeux, la bouche, tous les pores de la peau. Nous avons compris que les forces étaient inégales et que nous ne gagnerions pas à ce jeu-là. Car ils étaient les maîtres ils pouvaient à volonté pratiquer la loi du deux poids deux mesures. [...] Après tant d’efforts, tant de luttes, tant d’années! Et on nous renvoyait à la case de départ. Recommencer. Recommencer éternellement. Mais cette fois-ci, pour rien. Car on ne gagnerait pas. (p. 227)

Stratagème ou pas, elles se montrèrent vaincues, et annoncèrent au père Cormier, par troisième secrétaire interposé, qu’elles allaient fermer le collège, et que les filles de Notre-Dame d’Acadie pourraient aller s’inscrire chez eux:

Car n’allez pas vous imaginer, mes révérends, que notre beau geste allait de soi et que nous allions monter à l’abattoir avec le sourire. Toutes les sœurs ont reçu la consigne de ne pas ouvrir la bouche, ni pour acquiescer, ni pour se plaindre, ni pour récriminer. Nous marcherions sur la voie du destin et de l’histoire, sans mettre les pas dans les pistes de leurs savates. (p.228)

C’est alors qu’ils ont réagi, qu’ils ont trouvé que cela pouvait attendre, mais la décision de la congrégation avait été prise. C’était, peut-être que leur flair leur disait que le monde se trouvait à la veille de changements profonds. Attentives aux besoins du pays, et voyant que le gouvernement prenait en charge le problème de l’éducation bilingue, ce qui libérait les sœurs d’une bonne partie de leur travail, mère Jeanne et mère Albine ont cru le moment venu de se tourner vers d’autres tâches. Puis, l’Église, suite au Vatican II, s’était mise en question et demandait aux ordres religieux d’en faire autant. C’est à ce moment-là qu’elles ont commencé à parler sé-

rieusement d'hôpitaux. Il a fallu se rendre au palais épiscopal, maison toute simple mais "plus puissante que la mairie ou que le palais de justice. Car c'est là que s'élaboraient ou s'éteignaient les espoirs de tout un peuple qui n'avait jamais, en deux cents ans, reçu d'autres directives que celles de l'Église." (p. 235). Pas besoin de dire que, encore une fois, on se heurterait au pouvoir du plus fort car l'Archevêque acadien, au milieu du siècle, était tout puissant et, par surcroît, misogyne incurable, maladie qu'il partageait avec la plupart de son clergé... La négative fut radicale. Jeanne ne se laissa pas faire et pensa plutôt obéir à sa conscience. Si l'archevêque avait des devoirs et des responsabilités, elle en avait à son tour vis-à-vis de son peuple.

Autorité, chère autorité! ce mot-là produit une résonance tout à fait différente selon qu'il sort de la bouche d'une personne qui la subit, qui l'exerce, qui rêve de l'exercer ou qui aspire à se libérer de sa charge. De plus, l'autorité se pratique tout à fait différemment le long de l'échelle hiérarchique. [...] Et c'est ainsi que j'ai eu plus de mal à convaincre le curé de B..., en 1965, que mère Marie-Anne, en 1924, Pie XI et la curie romaine. (pp. 238-239)

Les événements, pourtant, ont fait virer les choses d'un autre côté, et voilà qu'un beau jour, Son Excellence l'appelle pour lui proposer ce virement de tâche sur la voie de l'hospitalisation. Le temps de le dire, les religieuses se mettent à l'ouvrage pour trouver un emplacement. Les autorités décident, cependant, que c'est le ministère de Santé qui doit prendre cette responsabilité. Les religieuses sauront trouver là où on aura besoin d'elles: Richibuctou, Rexton, Bouctouche... Mais Jeanne avait à rencontrer, encore, "son plus coriace, tenace et inflexible adversaire qui l'attendait, les pieds bien ancrés dans le sol de Waterloo, au cœur du côté de Kent. Le Monsignor!" (p. 240). Et lorsque, finalement, la congrégation a reçu l'hôpital Stella-Maris à Saint-Anne-de-Kent et que tout le monde se pliait à la volonté de la Providence, le curé de Bouctouche, Monsignor, enrageait. Pourquoi?

Il ne me pardonnait pas. Car il m'avait vue grandir à Saint-Antoine, alors qu'il était jeune vicaire itinérant. Et un prêtre qui a un jour distribué les sacrements à un enfant ne peut admettre que cette enfant soit devenue tout à coup une femme en autorité capable de lui résister et de contrecarrer ses projets. C'était trop fort pour lui. Et il me traita de tous les noms. Au téléphone et par notre avocat interposé. (p. 243)

Était-ce la dernière preuve d'autorité et de misogynie dans la vie de Jeanne, dans la vie de sa congrégation? Probablement pas, mais cet aperçu parle à lui seul d'une lutte que ni le concile Vatican II, ni les changements qui s'en suivirent ont été capables d'éradiquer: la suffisance, l'orgueil, la soif de pouvoir, la misogynie qui prolonge la discrimination entre les deux sexes au sein d'une Église qui nous dit que nous sommes tous pareils devant Dieu mais qui a du mal à le prouver au sein même de son institution.

* * * * *

C’était la vision du monde à travers la fenêtre d’un couvent, que Jeanne de Valois nous avait promis. Cette fenêtre, symbole de Jeanne elle-même, s’est trouvée grande-ouverte à la vie, à la soif et à la joie d’apprendre, de travailler pour que le monde soit plus vivable. Grâce à cette fenêtre, la culture, qui devait redonner de l’élan au pays, est allée se répandre aux quatre coins du pays. Mais cette fenêtre, vieille de cent ans, en a vu de toutes les couleurs, a eu à participer à cette lutte quotidienne qui dit nettement que rien n’est donné à l’homme..., beaucoup moins à la femme, que ce soit du côté de la société, que ce soit au sein de l’Église. Esprit critique, esprit rebelle, –elle ne manque pas de défauts bien sûr–, elle fait de la place à l’humour pour montrer les misères du couvent, l’étroitesse de vues, l’importance accordée aux formes au détriment de l’essence...

Les trois sujets que nous avons voulu mettre en valeur dans notre travail montrent nettement “cet esprit critique sans complaisance à l’égard du conformisme” auquel nous avons fait allusion auparavant. Ils disent combien Jeanne de Valois était en avance sur son temps, comment sa vision claire des choses la poussaient à se mettre à l’unisson avec le monde, mais il est évident que ces trois sujets ne recourent pas toute la richesse de ces *Confessions* qui seraient, à elles seules, un vrai chantier de travail nous invitant à une étude linguistique, tant sa verve est riche et imagée, ou à une étude portant sur sa culture littéraire. Nous oserions dire, pourtant, que ce n’est pas seulement dans cette volonté de contribuer à la survivance d’un pays à travers la culturalisation de la femme que réside son non conformisme et sa modernité. On peut les déceler dans sa soif de vie qui l’amène à ne rien renier de tout ce qui lui a été donné, son corps tout d’abord, sans lequel son esprit aurait toujours vagué dans le néant; dans sa certitude que l’être humain est le résultat d’un procès évolutif, d’où ce bagage millénaire, cette substance que nous transportons d’une génération à l’autre et que nous croyons, souvent, faite de toutes pièces pour chacun de nous; dans tout ce qui découle de cette conception de l’être et les questions sans réponse qui s’en suivent. On les voit aussi dans sa lucidité au sujet du rôle de l’Église, des congrégations religieuses, des résultats avortés du Vatican II par la peur des bien-pensants... Ils sont bien présents, aussi, dans cette conviction que c’est à l’homme de parachever la création, dans sa contribution à la construction de ce monde en sachant qu’elle lutte pour de l’éphémère mais avec l’enthousiasme qu’elle mettrait à construire pour l’éternité; dans sa foi en une âme immortelle qui ira rejoindre l’éternel, sans se soucier de ce ciel qui, peut-être, ne réside pas en haut...

Cent ans de vie permettent d’approfondir dans la connaissance de l’être humain, dans la conscience de soi-même. Cent ans de vie traînent derrière eux un bagage de souvenirs où les colères, les insoumissions, le désarroi, les tristesses et les joies prennent un tout autre visage. Tout en attendant le plongeon définitif, ils se recouvrent du pardon, de la pitié, de la compréhension, de la relativité des petites bassesses et même d’un sourire qui ferme nos yeux pour mieux regarder au-dedans de nous-mêmes. Mais, comment dire tout ce vécu, rien qu’avec des mots? “Comment voulez-vous rendre le portrait d’une âme avec la seule alchi-

mie des mots!”? (p. 283), nous disait Jeanne de Valois. Voilà l'éternel dilemme de l'insuffisance des mots. Et c'est là que vient la seconder Antonine Maillet, elle qui se connaît en mots, pour nous traduire dans toute sa fraîcheur, toute sa malice... la plénitude d'une vie consacrée au service d'un idéal. Fille de cette génération de femmes à qui personne ne pouvait plus imposer silence,²³ nous dirons, en la parodiant, qu'elle a fait de ses mots non pas seulement du bon pain, mais de la brioche!

Références bibliographiques

- ALFARO, Margarita. 1997. "Dynamique évocatrice et image d'un pays: L'Acadie" in *Homenaje al profesor Jesús Cantera*, Servicio Publicaciones U. Complutense, Madrid.
- ALFARO, Margarita. 2006. "Poéticas interculturales. Acercamiento al mundo francófono canadiense: Antonine Maillet, Hélène Brodeur y Régine Robin" *Mil seiscientos dieciséis, Anuario*, vol. XI, 213-220.
- LEJEUNE, Philippe. 1971. *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Collin.
- MAILLET, Antonine. 1993. *Les Confessions de Jeanne de Valois*, Paris, Grasset, "Livres de poche".
- MAILLET, Marguerite. 1983. *Histoire de la littérature acadienne. De rêve en rêve*, Moncton, Les Éditions d'Acadie.
- MANGADA, Beatriz C. 2003. "Reflexiones terminológicas en torno a la literatura francocanadiense" in *Thélème*, 57, pp. 57-67.
- MAY, Georges. 1979. *L'autobiographie*, Paris, PUF.
- RABELAIS, François. 1973. *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, "L'Intégrale".
- TACCA, Oscar. 1978. *Las voces de la novela*, Madrid, Gredos.
- ZAMBRANO, María. 1995. *La confesión: género literario*, Madrid, Siruela.

Références digitales

- ROYER, André, *L'encyclopédie de la création*: http://www.contacttv.net/i_dossier_recherche_contenu.php?id_article=3393&id_rubrique=696 (consultée le 20/8/2011).

23 "Je sais que l'avenir avait déjà commencé à parler pour nous. Personne ne pourrait plus imposer silence à une génération de femmes qui venaient de plonger les mains dans une pâte encore vierge pour en faire du bon pain. / De la brioche, Monseigneur!" (p.180).